

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA RÉUNION DES AMOURS

MARIVAUX

Comédie héroïque — 1732

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CUPIDON	59 répliques
MERCURE	47 répliques
APOLLON	32 répliques
L'AMOUR	26 répliques
VÉRITÉ	16 répliques
MINERVE	11 répliques
LA VERTU	10 répliques
PLUTUS	6 répliques

Personnages muets & suite : LA VÉRITÉ

SCÈNE PREMIÈRE

L'amour, Cupidon.

(L'Amour, qui entre d'un côté, Cupidon, de l'autre.)

CUPIDON *(à part)*

Que vois-je ? Qui est-ce qui a l'audace de porter comme moi un carquois et des flèches ?

L'AMOUR *(à part)*

N'est-ce pas là Cupidon, cet usurpateur de mon empire ?

CUPIDON *(à part)*

Ne serait-ce pas cet Amour gaulois, ce dieu de la fade tendresse, qui sort de la retraite obscure où ma victoire l'a condamné ?

L'AMOUR *(à part)*

Qu'il est laid ! Qu'il a l'air débauché !

(À l'Amour.)

CUPIDON (*à part*)

Vit-on jamais de figure plus sotte ? Sachons un peu ce que vient faire ici cette ridicule antiquaille. Approchons. Soyez le bienvenu, mon ancien, le dieu des soupirs timides et des tendres langueurs ; je vous salue.

10

L'AMOUR

Saluez.

CUPIDON

Le compliment est sec ; mais je vous le pardonne. Un proscrit n'est pas de bonne humeur.

L'AMOUR

Un proscrit ! Vous ne devez ma retraite qu'à l'indignation qui m'a saisi, quand j'ai vu que les hommes étaient capables de vous souffrir.

15

CUPIDON

Malepeste ! Que cela est beau ! C'est-à-dire que vous n'avez fui que parce que vous étiez glorieux : et vous êtes un héros fuyard.

L'AMOUR

Je n'ai rien à vous répondre. Allez, nous ne sommes pas faits pour discourir ensemble.

CUPIDON

Ne vous fâchez point, mon confrère. Dans le fond, je vous plains. Vous me dites des injures : mais votre état me désarme. Tenez, je suis le meilleur garçon du monde. ConteZ-moi vos chagrins. Que venez-vous faire ici ? Est-ce que vous vous ennuyez dans votre solitude ? Eh bien, il

20

y a remède à tout. Voulez-vous de l'emploi ? Je vous en donnerai. Je vous donnerai votre petite provision de flèches ; car celles que vous avez là dans votre carquois ne valent plus rien... Voyez-vous ce dard-là ? Voilà ce qu'il faut. Cela entre dans le coeur, cela le pénètre, cela le brûle ; cela l'embrasse : il crie, il s'agite, il demande du secours, il ne saurait attendre.

25

L'AMOUR

Quelle méprisable espèce de feux !

30

CUPIDON

Ils ont pourtant décrié les vôtres. Entre vous et moi, de votre temps les amants n'étaient que des benêts ; ils ne savaient que languir, que faire des hélas, et conter leurs peines aux échos d'alentour. Oh ! Parbleu ! Ce n'est plus de même. J'ai supprimé les échos, moi. Je blesse ; ahi ! Vite au remède. On va droit à la cause du mal. Allons, dit-on, je vous aime ; voyez ce que vous pouvez faire pour moi, car le temps est cher ; il faut expédier les hommes. Mes sujets ne disent point : Je me meurs ! Il n'y a rien de si vivant qu'eux. Langueurs, timidité, doux martyre, il n'en est plus question. Fadeur, platitude du temps passé que tout cela. Vous ne faisiez que des sots, que des imbéciles ; moi je ne fais que des gens de courage. Je ne les endors pas, je les éveille : ils sont si vifs qu'ils n'ont pas le loisir d'être tendres ; leurs regards sont des désirs : au lieu de soupirer, ils attaquent : ils ne demandent pas d'amour, ils le supposent. Ils ne disent point : Faites-moi grâce, ils la prennent. Ils ont du respect, mais ils le perdent. Et voilà celui qu'il faut. En un mot, je n'ai point d'esclaves, je n'ai que des soldats. Allons, déterminez-vous. J'ai besoin de commis ; voulez-vous être le mien ? Sur-le-champ je vous donne de l'emploi.

35

40

45

L'AMOUR

Ne rougissez-vous point du récit que vous venez de faire ? Quel oubli de la vertu !

50

(Il tire une de ses flèches.)

CUPIDON

Eh bien ! Quoi, la vertu ! Que voulez-vous dire ? Elle a sa charge, et moi la mienne ; elle est faite pour régir l'univers, et moi pour l'entretenir, déterminez-vous, vous dis-je : mais je ne vous prends qu'à condition que vous quitterez je ne sais quel air de dupe que vous avez sur la physionomie. Je ne veux point de cela ; allons, mon lieutenant, alerte ! Un peu de mutinerie dans les yeux ; les vôtres prêchent la résistance : est-ce là la contenance d'un vainqueur ? Avec un Amour aussi poltron que vous, il faudrait qu'un tendron fît tous les frais de la défaite. Eh ! Éviteriez-vous... Je suis d'avis de vous égayer le coeur d'une de mes flèches, pour vous ôter cet air timide et langoureux. Gare que je vous rende aussi fol que moi !

55

60

L'AMOUR *(tirant aussi une de ses flèches)*

Et moi, si vous tirez, je vous rendrai sage.

CUPIDON

Non pas, s'il vous plaît, j'y perdrais, et vous y gagneriez.

L'AMOUR

Allez, petit libertin que vous êtes, votre audace ne m'offense point, et votre empire touche peut-être à sa fin. Jupiter aujourd'hui fait assembler tous les dieux ; il veut que chacun d'eux fasse un don au fils d'un

65

grand roi qu'il aime. Je suis invité à l'assemblée. Tremblez des suites que peut avoir cette aventure.

SCÈNE II

CUPIDON *(seul)*

Comment donc ! Il dit vrai. Tous les dieux ont reçu ordre de se rendre ici ; il n'y a que moi qu'on n'a point averti, et j'ai cru que ce n'était qu'un oubli de la part de Mercure. Le voici qui vient ; voyons ce que cela signifie. 70

SCÈNE III

Cupidon, Mercure, Plutus.

MERCURE

Ah ! Vous voilà, seigneur Cupidon ! Je suis votre serviteur.

PLUTUS

Bonjour, mon ami. 75

CUPIDON

Bonjour, Plutus ; seigneur Mercure, il y a aujourd'hui assemblée générale et c'est vous qui avez averti tous les dieux, de la part de Jupiter, de se trouver ici.

MERCURE

Il est vrai.

CUPIDON

Pourquoi donc n'ai-je rien su de cela, moi ? Est-ce que je ne suis pas une divinité assez considérable ? 80

MERCURE

Eh ! Où vouliez-vous que je vous prisse ? Vous êtes un coureur qu'on ne saurait attraper.

CUPIDON

Vous biaisez, Mercure : Parlez-moi franchement. Étais-je sur votre liste ? 85

MERCURE

Ma foi, non. J'avais ordre exprès de vous oublier tout net.

CUPIDON

Moi ! Et de qui l'aviez-vous reçu ?

MERCURE

De Minerve, à qui Jupiter a donné la direction de l'assemblée.

PLUTUS

Oh ! De Minerve, la déesse de la sagesse ? Ce n'est pas là un grand malheur. Tu sais bien qu'elle ne nous aime pas ; mais elle a beau faire, nous avons un peu plus de crédit qu'elle : nous rendons les gens heureux, nous, morbleu ! et elle ne les rend que raisonnable ; aussi n'a-t-elle pas la presse. 90

CUPIDON

Apparemment que c'est elle qui vous a aussi chargé du soin d'aller chercher le dieu de la tendresse, lui dont on ne se ressouvenait plus ?

95

MERCURE

Vous l'avez dit, et ma commission portait même de lui faire de grands compliments.

CUPIDON *(riant)*

La belle ambassade !

PLUTUS

Va, va, mon ami, laisse-le venir, ce dieu de la tendresse ; quand on le rétablirait, il ne ferait pas grande besogne. On n'est plus dans le goût de l'amoureux martyr ; on ne l'a retenu que dans les chansons. Le métier de cruelle est tombé ; ne t'embarrasse pas de ton rival ; je ne veux que de l'or pour le battre, moi.

100

CUPIDON

Je le crois. Mais je suis piqué. Il me prend envie de vider mon carquois sur tous les cœurs de l'Olympe.

105

MERCURE

Point d'étourderie ; Jupiter est le maître : on pourrait bien vous casser, car on n'est pas trop content de vous.

CUPIDON

Eh ! De quoi peut-on se plaindre, je vous prie ?

MERCURE

Oh ! De tant de choses ! Par exemple, il n’y a plus de tranquillité dans le mariage ; vous ne sauriez laisser la tête des maris en repos ; vous mettez toujours après leurs femmes quelque chasseur qui les attrape. ¹¹⁰

CUPIDON

Et moi, je vous dis que mes chasseurs ne poursuivent que ce qui se présente.

PLUTUS

C’est-à-dire que les femmes sont bien aises d’être courues ?

CUPIDON

Voilà ce que c’est. La plupart sont des coquettes, qui en demeurent là, ¹¹⁵
ou bien qui ne se retirent que pour agacer ; qui n’oublient rien pour exciter l’envie du chasseur, qui lui disent : Mirez-moi. On les mire, on les blesse, et elles se rendent. Est-ce ma faute ? Parbleu ! Non ; la coquette-rie les a déjà bien étourdies avant qu’on les tire.

MERCURE

Vous direz ce qu’il vous plaira. Ce n’est point à moi à vous donner des leçons ; mais prenez-y garde : ce sont les hommes, ce sont les femmes ¹²⁰
qui crient, qui disent que c’est vous qui passez les contrats de la moitié des mariages. Après cela, ce sont des vieillards que vous donnez à expédier à de jeunes épouses, qui ne les prennent vivants que pour les avoir morts, et qui, au détriment des héritiers, ont tout le profit des funé- ¹²⁵
railles. Ce sont de vieilles femmes dont vous videz le coffre pour l’achat d’un mari fainéant, qu’on ne saurait ni troquer ni revendre. Ce sont des malices qui ne finissent point ; sans compter votre libertinage : car Bacchus, dit-on, vous fait faire tout ce qu’il veut ; Plutus, avec son or, dis-

pose de votre carquois ; pourvu qu'il vous donne, toute votre artillerie
est à son service, et cela n'est pas joli ; ainsi, tenez-vous en repos, et
changez de conduite. 130

CUPIDON

Puisque vous m'exhortez à changer, vous avez donc envie de vous retirer, seigneur Mercure ?

MERCURE

Laissons là cette mauvaise plaisanterie. 135

PLUTUS

Quant à moi, je n'ai que faire d'être dans les caquets. Tout ce que je prends de lui, je l'achète, je marchande, nous convenons, et je paie ; voilà toute la finesse que j'y sache.

CUPIDON

Celui-là est comique ! Se plaindre de ce que j'aime la bonne chère et l'aisance, moi qui suis l'Amour ! À quoi donc voulez-vous que je m'occupe ? À des traités de morale ? Oubliez-vous que c'est moi qui met tout en mouvement, que c'est moi qui donne la vie ; qu'il faut dans ma charge un fond inépuisable de bonne humeur, et que je dois être à moi seul plus sémillant, plus vivant que tous les dieux ensemble ? 140

MERCURE

Ce sont vos affaires ; mais je pense que voici Apollon qui vient à nous. 145

PLUTUS

Adieu donc, je m'en vais. Le dieu du bel esprit et moi ne nous amusons pas extrêmement ensemble. Jusqu'au revoir, Cupidon.

CUPIDON

Adieu, adieu, je vous rejoindrai.

SCÈNE IV

Cupidon, Mercure, Apollon.

MERCURE

Qu'avez-vous, seigneur Apollon ? Vous avez l'air sombre.

150

APOLLON

Le retour du dieu de la tendresse me fâche. Je n'aime pas les dispositions où je vois que Minerve est pour lui. Je vous apprends qu'elle va bientôt l'amener ici, Cupidon.

CUPIDON

Et que veut-elle en faire ?

APOLLON

Vous entendre raisonner tous les deux sur la nature de vos feux, pour
juger lequel de vos dons on doit préférer dans cette occasion ici : et c'est
de quoi même je suis chargé de vous informer.

155

CUPIDON

Tant mieux, morbleu ! Tant mieux ; cela me divertira. Allez, il n'y a rien à craindre, mon confrère ne plaide pas mieux qu'il blesse.

MERCURE

Croyez-moi pourtant, allez vous préparer pendant quelques moments.

160

CUPIDON

C'est, parbleu ! Bien dit ; je vais me recueillir chez Bacchus ; il y a du vin de Champagne qui est d'une éloquence admirable ; j'y trouverai mon plaidoyer tout fait. Adieu, mes amis ; tenez-moi des lauriers tout prêts.

SCÈNE V

Mercure, Apollon.

165

APOLLON

Il a beau dire ; le vent du bureau n'est pas pour lui, et je me défie du succès.

MERCURE

Eh bien ! Que vous importe à vous ? Quand son rival reviendrait à la mode, vous n'en inspirerez pas moins ceux qui chanteront leurs maîtresses.

170

APOLLON

Eh ! Morbleu ! Cela est bien différent ; les chansons ne seront plus si jolies. On ne chantera plus que des sentiments. Cela est bien plat.

MERCURE

Bien plat ! que voulez-vous donc qu'on chante ?

APOLLON

Ce que je veux ? Est-ce qu'il faut un commentaire à Mercure ? Une caresse, une vivacité, un transport, quelque petite action.

175

MERCURE

Ah ! vous avez raison. Je n'y songeais pas ; cela fait un sujet bien plus piquant, plus animé.

APOLLON

Sans comparaison, et un sujet bien plus à la portée d'être senti. Tout le monde est au fait d'une action.

MERCURE

Oui, tout le monde gesticule.

180

APOLLON

Et tout le monde ne sent pas. Il y a des coeurs matériels qui n'entendent un sentiment que lorsqu'il est mis sur un canevas bien intelligible.

MERCURE

On ne leur explique l'âme qu'à la faveur du corps.

APOLLON

Vous y êtes ; et il faut avouer que la poésie galante a bien plus de prise en pareil cas. Aujourd'hui, quand j'inspire un couplet de chanson ou quelques autres vers, j'ai mes coudées franches, je suis à mon aise. C'est Philis qu'on attaque, qui combat, qui se défend mal ; c'est un beau bras qu'on saisit ; c'est une main qu'on adore et qu'on baise ; c'est Philis qui se fâche ; on se jette à ses genoux, elle s'attendrit, elle s'apaise ; un soupir lui échappe : Ah ! Sylvandre... Ah ! Philis... Levez-vous, je le veux...¹⁸⁵ Quoi ! Cruelle, mes transports... Finissez. Je ne puis. Laissez-moi. Des regards, des ardeurs, des douceurs ; cela est charmant. Sentez-vous la gaieté, la commodité de ces objets-là ? J'inspire là-dessus en me jouant. Aussi n'a-t-on jamais vu tant de poètes.¹⁹⁰

MERCURE

Et dont la poésie ne vous coûte rien. Ce sont les Philis qui en font tous
les frais. 195

APOLLON

Sans doute. Au lieu que si la tendresse allait être à la mode, adieu les
bras, adieu les mains ; les Philis n'auraient plus de tout cela.

MERCURE

Elles n'en seraient que plus aimables, et sans doute plus aimées. Mais
laissez-moi recevoir la Vérité qui arrive. 200

SCÈNE VI

Mercur, Apollon, La Vérité.

MERCURE

Il est temps de venir, Déesse ; l'assemblée va se tenir bientôt.

LA VÉRITÉ

J'arrive. Je me suis seulement amusée un instant à parler à Minerve sur
le choix qu'elle a fait de certains dieux pour la cérémonie dont il est
question. 205

APOLLON

Peut-on vous demander de qui vous parliez, Déesse ?

LA VÉRITÉ

De qui ? De vous.

APOLLON

Cela est net. Et qu'en disiez-vous donc ?

LA VÉRITÉ

Je disais... Mais vous êtes bien hardi d'interroger la Vérité. Vous y tenez-vous ?

210

APOLLON

Je ne crains rien. Poursuivez.

MERCURE

Courage !

APOLLON

Que disiez-vous de moi ?

LA VÉRITÉ

Du bien et du mal ; beaucoup plus de mal que de bien. Continuez de m'interroger. Il ne vous en coûtera pas plus de savoir le reste.

215

APOLLON

Eh ! Quel mal y a-t-il à dire du dieu qui peut faire le don de l'éloquence et de l'amour des beaux-arts ?

LA VÉRITÉ

Oh ! Vos dons sont excellents ; j'en disais du bien ; mais vous ne leur ressemblez pas.

APOLLON

Pourquoi ?

220

LA VÉRITÉ

C'est que vous flattez, que vous mentez, et que vous êtes un corrupteur des âmes humaines.

APOLLON

Doucement, s'il vous plaît ; comme vous y allez !

LA VÉRITÉ

En un mot, un vrai charlatan.

APOLLON

Arrêtez, car je me fâcherais.

225

MERCURE

Laissez-la achever ; ce qu'elle dit est amusant.

APOLLON

Il ne m'amuse point du tout, moi. Qu'est-ce que cela signifie ? En quoi donc mérité-je tous ces noms-là ?

LA VÉRITÉ

Vous rougissez ; mais ce n'est pas de vos vices ; ce n'est que du reproche que je vous en fais.

230

MERCURE (à Apollon)

N'admirez-vous pas son discernement ?

APOLLON

Déesse, vous me poussez à bout.

LA VÉRITÉ

Je vous définis. Vengez-vous en vous corrigeant.

APOLLON

Eh ! De quoi me corriger ?

LA VÉRITÉ

Du métier vénal et mercenaire que vous faites. Tenez, de toutes les eaux²³⁵
de votre Hippocrène, de votre Parnasse et de votre bel esprit, je n'en
donnerais pas un fétu ; non plus que de vos neuf Muses, qu'on appelle
les chastes soeurs, et qui ne sont que neuf vieilles friponnes que vous
n'employez qu'à faire du mal. Si vous êtes le dieu de l'éloquence, de la
poésie, du bel esprit, soutenez donc ces grands attributs avec quelque²⁴⁰
dignité. Car enfin, n'est-ce pas vous qui dictez tous les éloges flatteurs
qui se débitent ? Vous êtes si accoutumé à mentir que, lorsque vous
louez la vertu, vous n'avez plus d'esprit, vous ne savez plus où vous en
êtes.

MERCURE

Elle n'a pas tout le tort. J'ai remarqué que la fiction vous réussit mieux²⁴⁵
que le reste.

LA VÉRITÉ

Je vous dis qu'il n'y a rien de si plat que lui, quand il ne ment pas. On est toujours mal loué de lui, dès qu'on mérite de l'être. Mais, dans le fabuleux, oh ! Il triomphe. Il vous fait un monceau de toutes les vertus, et puis vous les jette à la tête : Tiens, prends, enivre-toi d'impertinences et de chimères. 250

APOLLON

Mais enfin...

LA VÉRITÉ

Mais enfin tant qu'il vous plaira. Vos épîtres dédicatoires, par exemple ?

MERCURE

Oh ! Faites-lui grâce là-dessus. On ne les lit point.

LA VÉRITÉ

Dans le grand nombre, il y en a quelques-unes que j'approuve. Quand j'ouvre un livre, et que je vois le nom d'une vertueuse personne à la tête, je m'en réjouis ; mais j'en ouvre un autre, il s'adresse à une personne admirable ; j'en ouvre cent, j'en ouvre mille ; tout est dédié à des prodiges de vertu et de mérite. Et où se tiennent donc tous ces prodiges ? Où sont-ils ? Comment se fait-il que les personnes vraiment louables soient si rares, et que les épîtres dédicatoires soient si communes ? Il me les faut pourtant en nombre égal, ou bien vous n'êtes pas un dieu d'honneur. En un mot, il y a mille épîtres où vous vous écriez : Que votre modestie se rassure, Monseigneur. Il me faut donc mille Monseigneurs modeste. Oh ! De bonne foi, me les fourniriez-vous ? 265

Concluez. 265

APOLLON

Mais, Mercure, approuvez-vous tout ce qu'elle me dit là ?

MERCURE

Moi ? je ne vous trouve pas si coupable qu'elle le croit. On ne sent point qu'on est menteur, quand on a l'habitude de l'être.

APOLLON

La réponse est consolante.

270

LA VÉRITÉ

En un mot, vous masquez tout. Et ce qu'il y a de plaisant, c'est que ceux que vous travestissez prennent le masque que vous leur donnez pour leur visage. Je connais une très laide femme que vous avez appelée charmante Iris. La folle n'en veut rien rabattre. Son miroir n'y gagne rien ; elle n'y voit plus qu'Iris. C'est sur ce pied-là qu'elle se montre ; et la charmante Iris est une guenon qui vous ferait peur. Je vous pardonnerais tout cela, cependant, si vos flatteries n'attaquaient pas jusqu'aux princes ; mais pour cet article-là, je le trouve affreux.

275

MERCURE

Malepeste ! C'est l'article de tout le monde.

APOLLON

Quoi ! Dire la vérité aux princes !

280

LA VÉRITÉ

Le plus grand des mortels, c'est le Prince qui l'aime et qui la cherche ; je mets presque à côté de lui le sujet vertueux qui ose la lui dire. Et le plus

· SCÈNE VI

heureux de tous les peuples est celui chez qui ce Prince et ce sujet se rencontrent ensemble.

APOLLON

Je l'avoue, il me semble que vous avez raison.

285

LA VÉRITÉ

Au reste, Apollon, tout ce que je vous dis là ne signifie pas que je vous craigne. Vous savez aujourd'hui de quel Prince il est question. Faites tout ce qu'il vous plaira ; la Sagesse et moi, nous remplirons son âme d'un si grand amour pour les vertus, que vos flatteurs seront réduits à parler de lui comme j'en parlerai moi-même. Adieu.

290

APOLLON

C'en est fait, je me rends, Déesse, et je me raccommode avec vous. Al-lons, je vous consacre mes veilles. Vous fournirez les actions au Prince, et je me charge du soin de les célébrer.

SCÈNE VII

Mercure, Apollon.

MERCURE

Seigneur Apollon, je vous félicite de vos louables dispositions. Ce que c'est que les gens d'esprit ! Tôt ou tard ils deviennent honnêtes gens.

295

APOLLON

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas désespérer de vous, seigneur Mercure.

SCÈNE VIII

Cupidon, Mercure, Apollon.

CUPIDON

Gare, gare, Messieurs ; voici Minerve qui se rend ici avec mon rival.

MERCURE

Eh bien ! Nous ne serons pas de trop ; je serai bien aise d'être présent.

300

APOLLON

Vous n'auriez pas mal fait de me communiquer ce que vous avez à dire.
J'aurais pu vous fournir quelque chose de bon ; mais vous ne consultez personne.

CUPIDON

Monsieur de la Poésie, vous me manquez de respect.

APOLLON

Pourquoi donc ?

305

CUPIDON

Vous croyez avoir autant d'esprit que moi, je pense ?

MERCURE RIT

Hé, hé, hé, hé.

APOLLON

Je sais pourtant persuader la raison même.

CUPIDON

Et moi, je la fais taire. Taisez-vous aussi.

SCÈNE IX

Minerve, L'Amour, Cupidon, Mercure, Apollon.

310

MINERVE

Vous savez, Cupidon, de quel emploi Jupiter m'a chargée. Peut-être vous plaindrez-vous du secret que je vous ai fait de notre assemblée : mais je croyais vos feux trop vifs. Quoi qu'il en soit, nous ne voulons point que le Prince ait une âme insensible. L'un de vous deux doit avoir quelque droit sur son coeur, mais la raison doit primer sur tout ; et vous³¹⁵ êtes accusé de ne la ménager guère.

CUPIDON

Oui-da, je l'étourdis quelquefois. Il y a des moments difficiles à passer avec moi mais cela ne dure pas.

APOLLON

Quand on aime, il faut bien qu'il y paraisse.

MERCURE

Tenez, dans la théorie, le dieu de la tendresse l'emporte ; mais j'aime mieux sa pratique, à lui.³²⁰

MINERVE

Messieurs, ne soyez que spectateurs.

MERCURE

Je ne dis plus mot.

APOLLON

Pour moi, serviteur au silence. Je sors.

MINERVE

Vous me faites plaisir.

325

SCÈNE X

Minerve, L'Amour, Cupidon, Mercure.

MINERVE

Allons, Cupidon, je vous écouterai, malgré les défauts qu'on vous reproche.

CUPIDON

Mais qu'est-ce que c'est que mes défauts ? Où cela va-t-il ? On dit que je suis un peu libertin ; mais on n'a jamais dit que j'étais un benêt.

330

L'AMOUR

Eh ! De qui l'a-t-on dit ?

CUPIDON

À votre place, je ne ferais point cette question-là.

(À l'Amour.)

MINERVE

Il ne s'agit point de cela. Terminons. Je ne suis venue ici que pour vous écouter. Voyons. Vous êtes l'ancien, vous ; parlez le premier.

L'AMOUR TOUSSE ET CRACHE

Sage Minerve, vous devant qui je m'estime heureux de réclamer mes droits...

335

CUPIDON

Je défends les coups d'encensoir.

MINERVE

Retranchez l'encens.

L'AMOUR

Je croirais manquer de respect et faire outrage à vos lumières, si je vous soupçonnais capable d'hésiter entre lui et moi.

340

CUPIDON

La cour remarquera qu'il la flatte.

MINERVE (*à Cupidon*)

Laissez-le donc dire.

CUPIDON

Je ne parle pas. Je ne fais qu'apostiller son exorde.

L'AMOUR

Ah ! C'en est trop. Votre audace m'irrite, et me fait sortir de la modération que je voulais garder. Qui êtes-vous, pour oser me disputer quelque chose ? Vous, qui n'avez pour attribut que le vice, digne héritage d'une origine aussi impure que la vôtre ? Divinité scandaleuse, dont le culte est un crime, à qui la seule corruption des hommes a dressé des autels ? Vous, à qui les devoirs les plus sacrés servent de victimes ? Vous, qu'on ne peut honorer qu'en immolant la vertu ? Funeste auteur des plus honteuses flétrissures des hommes, qui, pour récompense à ceux qui vous suivent, ne leur laissez que le déshonneur, le repentir et la misère en partage : osez-vous vous comparer à moi, au dieu de la plus noble, de la plus estimable, de la plus tendre des passions et j'ose dire, de la plus féconde en héros ?

355

CUPIDON

Bon, des héros ! Nous voilà bien riches ! Est-ce que vous croyez que la terre ne se passera pas bien de ces messieurs-là ? Allez, ils sont plus curieux à voir que nécessaires : leur gloire a trop d'attrait. Si l'on rabattait tous les frais qu'il en coûte pour les avoir, on verrait qu'on les achète plus qu'ils ne valent. On est bien dupe de les admirer, puisqu'on en paie la façon. Il faut que les hommes vivent un peu plus bourgeoisement les uns avec les autres, pour être en repos. Vos héros sortent du niveau et ne font que du tintamarre. Poursuivez.

360

MINERVE

Laissons là les héros. Il est beau de l'être ; mais la raison n'admire que les sages.

365

CUPIDON

Oh ! De ceux-là, il n'en a jamais fait, ni moi non plus.

L'AMOUR

De grâce, écoutez-moi, Déesse. Qu'est-ce que c'était autrefois que l'envie de plaire ? Je vous en atteste vous-même. Qu'est-ce que c'était que l'amour ? je l'appelais tout à l'heure une passion. C'était une vertu, Déesse ; c'était du moins l'origine de toutes les vertus ensemble. La nature me présentait des hommes grossiers, je les polissais, des féroces, je les humanisais ; des fainéants, dont je ressuscitais les talents enfouis dans l'oisiveté et dans la paresse. Avec moi, le méchant rougissait de l'être. L'espoir de plaire, l'impossibilité d'y arriver autrement que par la vertu, forçaient son âme à devenir estimable. De mon temps, la Pudeur était la plus estimable des Grâces.

CUPIDON

Eh bien ! Il ne faut pas faire tant de bruit ; c'est encore de même. Je n'en connais point de si piquante, moi, que la pudeur. Je l'adore, et mes sujets aussi. Ils la trouvent si charmante, qu'ils la poursuivent partout où ils la trouvent. Mais je m'appelle l'Amour ; mon métier n'est pas d'avoir soin d'elle. Il y a le respect, la sagesse, l'honneur, qui sont commis à sa garde. Voilà ses officiers ; c'est à eux à la défendre du danger qu'elle court ; et ce danger, c'est moi. Je suis fait pour être ou son vainqueur ou son vaincu. Nous ne saurions vivre autrement ensemble ; et sauve qui peut. Quand je la bats, elle me le pardonne : quand elle me bat, je ne l'en estime pas moins, et elle ne m'en hait pas davantage. Chaque chose a son contraire ; je suis le sien. C'est sur la bataille des contraires que tout roule dans la nature. Vous ne savez pas cela, vous ; vous n'êtes point philosophe.

L'AMOUR

Jugez-nous, Déesse, sur ce qu'il vient d'avouer lui-même. N'est-il pas condamnable ? Quelle différence des amants de mon temps aux siens ! Que de décence dans les sentiments des miens ! Que de dignité dans les transports mêmes !

CUPIDON

De la dignité dans l'amour ! De la décence pour la durée du monde !
Voilà des agréments d'une grande ressource ! Il ne sait plus ce qu'il dit.³⁹⁵
Minerve, toute la nature est intéressée à ce que vous renvoyiez ce vieux
garçon-là. Il va l'appauvrir à un point qu'il n'y aura plus que des dés-
serts. Vivra-t-elle de soupirs ? Il n'a que cela vaillant. Autant en em-
porte le vent : et rien ne reste que des romans de douze tomes. Encore, à
la fin, n'y aura-t-il personne pour les lire. Prenez garde à ce que vous al-⁴⁰⁰
lez faire.

L'AMOUR

Juste ciel ! Faut-il ?...

CUPIDON

Bon ! Des apostrophes au ciel ! Voilà encore de son jargon. Eh ! Mor-
bleu ! Qu'il s'en aille. Tenez, mon ami, je veux bien encore vous parler
raison. Vous me reprochez ma naissance, parce qu'elle n'est pas métho-⁴⁰⁵
dique, et qu'il y manque une petite formalité, n'est-ce pas ? Eh bien !
Mon enfant, c'est en quoi elle est excellente, admirable ; et vous n'y en-
tendez rien.

MERCURE

Ceci est nouveau.

CUPIDON

Doucement. La nature avait besoin d'un Amour, n'est-il pas vrai ? Com-⁴¹⁰
ment fallait-il qu'il fût, à votre avis ? Un conteur de fades sornettes ? Un
trembleur qui a toujours peur d'offenser, qui n'eût fait dire aux femmes
que ma gloire ! Et aux hommes que vos divins appas ? Non, cela ne va-
lait rien. C'était un espiègle tel que moi qu'il fallait à la nature ; un

étourdi, sans souci, plus vif que délicat ; qui mît toute sa noblesse à tout
prendre et à ne rien laisser. Et cet enfant-là, je vous prie, y avait-il rien⁴¹⁵
de plus sage que de lui donner pour père et pour mère des parents
joyeux qui le fissent naître sans cérémonie dans le sein de la joie ? Il ne
fallait que le sens commun pour sentir cela. Mais, dites-vous, vous êtes
le dieu du vice ? Cela n'est pas vrai ; je donne de l'amour, voilà tout : le⁴²⁰
reste vient du coeur des hommes. Les uns y perdent, les autres y
gagnent ; je ne m'en embarrasse pas. J'allume le feu ; c'est à la raison à
le conduire : et je m'en tiens à mon métier de distributeur de flammes
au profit de l'univers. En voilà assez ; croyez-moi : retirez-vous. C'est
l'avis de Minerve.⁴²⁵

MINERVE

Je suspends encore mon jugement entre vous deux. Voici la Vertu qui
entre ; je ne me prononcerai que lorsqu'elle m'aura donné son avis.

SCÈNE XI

La Vertu, les acteurs précédents.

MINERVE

Venez, Déesse ; nous avons besoin de vous ici. Vous savez les motifs de
notre assemblée. Il s'agit à présent de savoir lequel de ces deux Amours⁴³⁰
nous devons retenir pour nos desseins. Je viens d'entendre leurs rai-
sons ; mais je ne déciderai la chose qu'après que vous l'aurez examinée
vous-même. Que chacun d'eux vous fasse sa déclaration. Vous me direz,
après, laquelle vous aura paru du caractère le plus estimable ; et je juge-
rai par là lequel de leurs dons peut entraîner le moins d'inconvénients⁴³⁵
dans l'âme du Prince. Adieu, je vous laisse ; et vous me ferez votre rap-
port.

SCÈNE XII

L'Amour, Cupidon, Mercure, La Vertu.

MERCURE

L'expédient est très bon.

CUPIDON

Dites-moi, Déesse, ne vaudrait-il pas mieux que nous vous tirassions
chacun un petit coup de dard ? Vous jugeriez mieux de ce que nous va- 440
lons par nos coups.

LA VERTU

Cela serait inutile. Je suis invulnérable. Et d'ailleurs, je veux vous écou-
ter de sang-froid, sans le secours d'aucune impression étrangère.

MERCURE

C'est bien dit, point de prévention. 445

L'AMOUR

Il est bien humiliant pour moi de me voir tant de fois réduit à lutter
contre lui.

CUPIDON

Mon ancien recule ici ? Ses flammes héroïques ont peur de mon feu
bourgeois. C'est le brodequin qui épouvante le cothurne.

L'AMOUR

Je pourrais avoir peur, si nous avions pour juge une âme commune ;
mais avec la Vertu, je n'ai rien à craindre. 450

CUPIDON

Il fait toujours des exordes. Il a pillé celui-ci dans Cléopâtre.

LA VERTU

Qu'importe ? Allons, je vous entends.

MERCURE

Le pas est réglé entre vous. C'est à l'Amour à commencer.

(Mercure et la Vertu sourient.)

CUPIDON

Sans doute. Il est la tragédie, lui ; moi, je ne suis que la petite pièce.
Qu'il vous glace d'abord, je vous réchaufferai après.

455

L'AMOUR

Quoi ! Met-il déjà les rieurs de son côté ?

LA VERTU

Laissez-le dire. Commencez, je vous écoute.

MERCURE

Motus.

L'AMOUR S'ÉCARTE *(et fait la révérence en abordant la Vertu)*

Permettez-moi, Madame, de vous demander un moment d'entretien.
Jusques ici mon respect a réduit mes sentiments à se taire.

460

CUPIDON BÂILLE

Ha, ha, ha.

L'AMOUR

Ne m'interrompez donc pas.

CUPIDON

Je vous demande pardon ; mais je suis l'Amour et le respect m'a toujours fait bâiller. N'y prenez pas garde.

465

MERCURE

Ce début me paraît froid.

LA VERTU (à l'Amour)

Recommencez.

L'AMOUR

Je vous disais, Madame, que mon respect a réduit mes sentiments à se taire. Ils n'ont osé se produire que dans mes timides regards ; mais il n'est plus temps de feindre, ni de vous dérober votre victime. Je sais tout ce que je risque à vous déclarer ma flamme. Vos rigueurs vont punir mon audace. Vous allez accabler un téméraire ; mais, Madame, au milieu du courroux qui va vous saisir, souvenez-vous du moins que ma témérité n'a jamais passé jusqu'à l'espérance, et que ma respectueuse ardeur...

470

475

CUPIDON

Encore du respect ! Voilà mes vapeurs qui me reprennent.

MERCURE

Et les voilà qui me gagnent aussi, moi.

L'AMOUR

Déesse, rendez-moi justice. Vous sentez bien qu'on m'arrête au milieu d'une période assez touchante, et qui avait quelque dignité.

LA VERTU

Voilà qui est bien ; votre langage est décent. Il n'étourdit point la raison.⁴⁸⁰
On a le temps de se reconnaître ; et j'en rendrai bon compte.

MERCURE

Cela fait une belle pièce d'éloquence. On dirait d'une harangue.

CUPIDON

Oui-da ; cette flamme, avec les rigueurs de Madame, la témérité qu'on accable à cause de cette audace qui met en courroux, en dépit de l'espérance qu'on n'a point, avec cette victime qui vient brocher sur le tout : cela est très beau, très touchant, assurément.⁴⁸⁵

L'AMOUR (à Cupidon)

Ce n'est pas votre sentiment qu'on demande. Voulez-vous que je continue, Déesse ?

LA VERTU

Ce n'est pas la peine. En voilà assez. Je vois bien ce que vous savez faire. A vous, Cupidon.⁴⁹⁰

MERCURE

Voyons.

CUPIDON

Non, Déesse adorable, ne m'exposez point à vous dire que je vous aime. Vous regardez ceci comme une feinte ; mais vous êtes trop aimable ; et mon coeur pourrait s'y méprendre. Je vous dis la vérité ; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me touchez. Je me connais en charmes. Ni sur la terre ni dans les cieux, je ne vois rien qui ne le cède aux vôtres. Com-⁴⁹⁵
bien de fois n'ai-je pas été tenté de me jeter à vos genoux ! Quelles dé-
lices pour moi d'aimer la Vertu, si je pouvais être aimé d'elle ! Eh !
pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? Que veut dire ce penchant qui me
porte à vous, s'il annonce pas que vous y serez sensible ? Je sens que⁵⁰⁰
tout mon coeur vous est dû. N'avez-vous pas quelque répugnance à me
refuser le vôtre ? Aimable Vertu, me fuyez-vous toujours ? Regardez-
moi ! Vous ne me connaissez pas. C'est l'Amour à vos genoux qui vous
parle. Essayez de le voir. Il est soumis : il ne veut que vous fléchir. Je
vous aime, je vous le dis ; vous m'entendez ; mais vos yeux ne me ras-⁵⁰⁵
surent pas. Un regard achèverait mon bonheur. Un regard ? Ah ! quel
plaisir, vous me l'accordez. Chère main que j'idolâtre, recevez mes
transports. Voici le plus heureux instant qui me soit échu en partage.

LA VERTU *(souponnant)*

Ah ! Finissez, Cupidon ; je vous défends de parler davantage.

L'AMOUR

Quoi ! La Vertu se laisse baiser la main ?

LA VERTU

Il va si vite que je ne la lui ai pas vu prendre.

MERCURE

Ce fripon-là m'a attendri aussi.

CUPIDON

Déesse, pour m'expliquer comme lui, vous plaît-il d'écouter encore deux ou trois petites périodes de conséquence ?

LA VERTU

Quoi, voulez-vous continuer ? Adieu.

515

CUPIDON

Mais vous vous en allez et ne décidez rien.

LA VERTU

Je me sauve et vais faire mon rapport à Minerve.

L'AMOUR

Adieu, Mercure, je vous quitte, et je vais la suivre.

CUPIDON *(riant)*

Allez, allez lui servir d'antidote.

SCÈNE XIII

Mercure, Cupidon.

520

CUPIDON *(riant)*

Ah ! ah ! ah ! ah ! la Vertu se laissait apprivoiser. Je la tenais déjà par la main, toute Vertu qu'elle est : et si elle me donnait encore un quart d'heure d'audience, je vous la garantirais mal nommée.

MERCURE

Oui ; mais la Vertu est sage, et vous fuit.

CUPIDON

La belle ressource !

525

MERCURE

Il n'y en a point d'autre avec un fripon comme vous.

CUPIDON

Qu'est-ce donc, seigneur Mercure ? Vous me donnez des épithètes !
Vous vous familiarisez, petit commensal !

MERCURE

Quoi ! vous vous fâchez ?

CUPIDON

Oh ! Que non. Nous ne pouvons nous passer l'un de l'autre. Mais qu'en dites-vous ? Le dieu de la tendresse n'a pas beaucoup brillé, ce me
semble ?

530

MERCURE

Vous êtes un étourdi. Vous ne l'avez que trop battu ; et je crains que vous n'ayez paru trop fort. Comment donc ! Vous égratignez, en jouant, jusqu'à la Vertu même ? Oh ! On ne vous choisira pas pour la cérémonie présente. Vous êtes trop remuant. Vous mettriez la Ville et la Cour sur un joli ton. J'entends quelqu'un. Je suis sûr que c'est Minerve qui va venir vous donner votre congé. C'est elle-même. 535

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE

Tous les acteurs de la pièce.

MINERVE

Cupidon, la Vertu décidait contre vous ; et moi-même j'allais être de son sentiment, si Jupiter n'avait pas jugé à propos de vous réunir, en vous corrigeant, pour former le coeur du Prince. Avec votre confrère, l'âme est trop tendre, il est vrai ; mais avec vous, elle est trop libertine. Il fait souvent des coeurs ridicules ; vous n'en faites que de méprisables. Il égare l'esprit ; mais vous ruinez les moeurs. Il n'a que des défauts, vous n'avez que des vices. Unissez-vous tous deux : rendez-le plus vif et plus passionné ; et qu'il vous rende plus tendre et plus raisonnable : et vous serez sans reproche. Au reste, ce n'est pas un conseil que je vous donne ; c'est un ordre de Jupiter que je vous annonce. 540
545

CUPIDON *(embrassant l'Amour)*

Allons, mon camarade, je le veux bien. Embrassons-nous. Je vous apprendrai à n'être plus si sot ; et vous m'apprendrez à être plus sage. 550